Lb.e. 2,13575 (1.
Lese Fre 18677

Prix 3 sols.

DISCOURS prononcé le 10 thermidor an 7, au Cercle de Grenoble, par le citoyen FOREL, *capitaine, commissaire du Pouvoir exécutif près le Conseil de guerre.*

CITOYENS,

POURQUOI vous parler toujours des fureurs de la tyrannie, vous présenter encore l'effrayant tableau de ses forfaits ? Pourquoi plutôt la volonté nationale est-elle outragée, & les brigands impunis & protégés ?

Le tribunal suprême de l'opinion publique les a depuis long-tems jugés ; il leur a légué la mort & l'infamie. Quel est donc le droit sacrilege que voudrait s'arroger le corps législatif, lorsqu'il ose mépriser l'ordre & la volonté du souverain ? Quel est le code impie qui lui a permis de transiger avec le crime ? Aurait-il partagé l'or des tyrans, écouté les séductions, reçu les embrassemens des assassins de la patrie ?

Quoi ! quarante jours se sont écoulés, & les monstres qui attristerent la nature, outragerent

THE NEWBERRY LIBRARY

l'espece humaine, sont encore comptés parmi les hommes !... Quand donc se décidera-t-il à venger les nations ? Quand enverra-t-il à l'échafaud les fils d'Antoinette & de Médicis ? Ils n'appartiennent plus qu'à leurs forfaits. Le sol qui les vit naître les méconnait ; les exécuteurs de leurs féroces volontés n'ont pas même l'affreux courage de s'avouer leurs amis. La justice qu'ils avaient enchaînée dans leurs *palais*, les réclame, les appelle ; en vain elle les cherche pour les frapper ; ils ne sont plus.... une main invisible les tient cachés dans la robe scandaleuse de l'impunité.

Chacun de ses membres siege en face des bourreaux ; ils les voient, les entendent, & ils n'osent les punir. L'arrêt de leur mort est entre leurs mains. Le premier messidor, la tombe de *Grenelle* devait s'ouvrir pour recevoir cent quatre-vingt représentans amis du peuple. La France & les républiques alliées allaient être couvertes de chaînes, de bastilles, d'échafauds, d'assassinats ; & ils vivent encore !.... O infamie ! puissent les ombres des martyrs de l'indépendance empoisonner tous vos instans, & vous faire éprouver les déchiremens du désespoir ! Puissiez-vous effrayer tous les hommes, vous faire horreur à

vous-mêmes, jusqu'à ce que vous ayez décrété la vengeance & fermé le tombeau sur le dernier des tyrans !

O prairial ! aurais-tu donc deux fois tué la République ? Fais-nous oublier l'horreur que ton nom nous inspire. Les mânes des Soubrany, des Goujon ne sont pas encore appaisés.

Non, brigands plus exécrables que les Phalaris, non ; vous mourrez. . . La liberté, plus puissante que les efforts de quelques *lâches* qui ont échangé leur conscience pour de l'or, vous écrasera sous le poids de vos forfaits ; vous mourrez. . . . Le jour de votre supplice sera consacré aux divinités infernales, & chaque année les tyrans évoqueront votre génie lorsqu'ils célébreront la fête du crime.

Inutilement ils espéreraient effacer les traces de leurs iniquités. Où peuvent-ils se cacher ? Quel est le lieu qu'ils n'aient pas rendu témoin de leurs fureurs ?

Ce sont eux qui firent descendre notre flotte dans les eaux d'Aboukir, préparerent à Londres la foudre qui la dévora, & y allumerent le feu sacrilege qui força des Français de chercher des tombeaux dans les déserts, sous les ruines de cités jadis célebres, à côté de monumens brisés

qui long-tems atteſterent le génie, & au pied de colonnes & de pyramides renverſées.

Ce ſont eux qui cacherent les débris de notre marine, l'eſpoir de l'indépendance de la Méditerranée, dans les ports d'un roi iſſu du ſang des Capets, & qui les confierent à la bonne-foi d'une cour pareſſeuſe.

Ce ſont eux qui trois fois appellerent l'Irlande à la liberté, & trois fois la livrerent à ſes bourreaux; ils y envoyerent des ſoldats, mais pour les abandonner aux poignards du tyran qui les avait achetés.

Ce ſont eux qui commanderent au farouche Amédée le maſſacre des patriotes piémontais, & qui traduiſirent des Français à un tribunal, parce qu'ils voulaient faire reſpecter la nation qu'ils défendaient.

Ce ſont eux qui laiſſerent la Sicile ſous le joug, & qui ordonnerent à Buonaparte partant pour ſon exil, de reſpecter les fers d'un peuple qui demandait à les briſer.

Les héros couchés ſur les rives du Pô, de la Trebbia, ſous les murs de Florence, ce ſont encore eux qui les ont aſſaſſinés.

Patriotes Italiens, qui gémiſſez dans les cachots, & vous qui bientôt allez habiter les dé-

ſerts de la Sibérie, ce ſont eux qui vous ont enchaînés.

Compagnes ſolitaires, meres plaintives, vos époux vous ſont arrachés, vos enfans ſont loin de vous; vous êtes ſeules avec votre douleur: accuſez-en les quatriumvirs.

Si l'indépendance de l'Italie va nous coûter quelques larmes; ſi des familles vont être déſolées; ſi l'enfant va perdre ſon pere, le pere ſon fils; ſi le chagrin conſume la mere & que ſes jours s'écoulent dans les pleurs, c'eſt encore l'ouvrage des tyrans.

Ils ajoutaient l'ironie à l'aſſaſſinat. Un ſeul trait, citoyens, ſuffira pour vous faire connaître toute l'atrocité de leur cœur. Des demi-brigades ſe trouvaient dans les gorges de la Valteline, elles y étaient dans la neige & nus pieds; les généraux qui les commandaient s'adreſſerent à Scherer & lui demanderent des ſouliers. Que fit cet exécuteur féroce des volontés du Luxembourg? *Il leur envoya des chapeaux!*

Ils avaient tout vendu, ils s'étaient vendus eux-mêmes; le crime les avait achetés.

Ils vivent encore!.... & chaque jour nous voyons ſe traîner les reſtes mutilés de l'armée des héros à demi frappés par la mort. O vous

qui reposez au pied des collines, sur les rives attristées des fleuves, c'est à vous d'inspirer au sénat l'énergie de la liberté. Vos plaintes se sont mêlées au murmure des eaux; l'air les a portées jusqu'à nous, les montagnes & les forêts les ont répétées chez tous les peuples. Vous serez vengés.

Qu'elle soit prompte, qu'elle soit terrible la mort des brigands; qu'elle fasse pâlir d'effroi celui qui oserait concevoir l'homicide projet d'asservir son pays. Ils ont outragé tous nos alliés; c'est par eux qu'ils doivent être jugés. La justice veut que le coupable soit puni sur le lieu du délit, & par les membres de la société offensée : demandons au corps législatif que le tribunal chargé de prononcer soit composé de Français, d'Helvétiens, de Bataves, de Cisalpins, de Liguriens, de Piémontais, de Vénitiens, de Napolitains & de Romains. Ils sont justiciables de toutes ces nations, puisqu'ils les ont toutes dépouillées & assassinées; toutes doivent donc concourir à leur jugement.

Que le directoire régénéré soit témoin de leur supplice, & qu'une colonne placée dans le lieu de ses délibérations lui présente ces mots : *Craignez de devenir tyrans; le peuple les a tous con-*

damnés. Semblables à ces inflexibles amis de l'équité, qui couvrirent de la peau du pere prévaricateur le siege où devait s'asseoir le fils, offrons à ses regards les dépouilles du despotisme; qu'il les voie, & qu'il tremble à la premiere pensée du crime.

Les amis de la liberté n'ont-ils pas assez de leur douleur ? Pourquoi les attrister en leur rappellant de pénibles souvenirs ? Pourquoi célébrer encore la fête des assassinats ? Jour impie! tu distribuas les poignards aux amis des rois, pour en frapper les républicains : c'est sous tes auspices que l'hymne des hécatombes, qui te fut consacré, rougit du sang des fils de l'indépendance les cachots du fort Jean, les prisons du Jura, Lyon, le Midi, le Rhône, la Méditerranée, toute la France; les bandes assassines que tu créas allaient par-tout où il y avait des hommes, & par-tout en ton nom elles commettaient des crimes; c'est toi qui laissas dans l'indigence le brave mutilé que respecta la mort, qui arrachas aux femmes & aux enfans des héros qui s'éteignirent en défendant leur pays, les secours que leur accordait la liberté; c'est toi qui dépouillas le malheureux rentier, ordonnas la banqueroute & conçus le projet affreux de la famine;

c'est toi qui en germinal & prairial, à Vendôme, à Grenelle, couvris la France d'un crêpe funèbre, & fis descendre dans la tombe les amis de la République; tu appellas vendémiaire & fructidor; c'est encore toi qui créas les brigands que devait frapper prairial. O moment affreux, combien tu fis de malheureux en un jour! La liberté s'était éloignée du sol que nous habitons, & c'est toi qui l'en avais chassée.

Nous devons tous ne former qu'un vœu, n'avoir qu'une volonté, la mort des tyrans. Je propose au Cercle de demander, par une adresse au corps législatif, 1°. la prompte convocation du tribunal qui doit les juger; 2°. qu'il y appelle des citoyens de toutes les républiques qu'ils ont trahies, vendues & assassinées; 3°. qu'il console l'humanité & appaise les ombres errantes des martyrs de la République, en rapportant le décret qui ordonne la fête des poignards.

FOREL, capitaine, commissaire du Pouvoir exécutif près le Conseil de guerre.